



L'ART ET LA CULTURE POUR ÉPROUVER DE NOUVELLES FORMES DE COHABITATION

Emma DELAUNAY : On va accueillir maintenant nos deux nouvelles invitées, Joanne LEIGHTON et Emmanuelle LALLEMENT.

Benoît BOUSCAREL : Qu'est-ce qui attire l'œil du veilleur ? Ces jeunes feuilles de frêne qui s'épanouissent à peine que déjà elles découvrent les bienfaits du soleil sur leurs cellules. Ce train de marchandise, bientôt rejoint par un train de voyageur, ils se regardent en chien de faïence et repensent avec nostalgie à leur gloire passée. Cette dame qui ouvre ses volets bleus, à quoi pense-t-elle en cette fin de journée, a-t-elle eu quelqu'un à retrouver ? Le clocher, dominant et provocateur, mais encore ébloui et qui ne discerne pas les points de couleur qui s'agitent sur la pelouse du stade, deux géants restent imperturbables, l'eau et le soleil, deux éléments opposés mais complémentaires, le yin qui tranche la ville et le yang qui l'obscurcie. Deux geais se posent sur les remparts, ils ne se doutent pas du spectacle qui vient de se jouer devant eux. Maxime, veilleur numéro 638, le mercredi 19 avril, à 19h42.

Emma DELAUNAY : Voilà un témoignage de l'expérience, Le Cycle des Veilleurs. Joanne LEIGHTON chorégraphe et directrice de la compagnie WLDN. Vous êtes à l'origine de cette expérience où l'on veille sur la ville, un mot sur ce récit, ce témoignage ?

Joanne LEIGHTON : C'est une partie inhérente du projet des Veilleurs. La performance consiste d'une personne qui va se mettre sur cette position haut dans la ville, dans un objet abri, et cette personne va tenir une présence pendant une heure au lever de soleil, une autre personne va prendre la place au coucher de soleil et le projet va prendre 365 jours à jouer. Et partie de ce projet, après les moments de veille, je demande à chaque veilleur à partager quelques réflexions, d'écrire dans le grand livre des veilleurs, quelques lignes, ça peut être un mot, une phrase, un paragraphe, pas plus qu'une page, et aussi il y a un accompagnateur qui va accompagner chaque veilleur, et cette personne-là va aussi prendre deux photos, c'est une espèce de bi portrait, donc portrait des veilleurs, et puis sur le choix, un portrait du paysage.

Et effectivement, je trouve que, enfin, si vous me demandez qu'est-ce que j'en pense. Ça c'était Capdenac qui a terminé en juin de cette année, après une année de veille, et je trouve que les gens, que les participants deviennent des poètes. Et j'ai juste entendu pendant l'année entière, le projet continue sans rupture depuis 13 ans effectivement, les gens, tous citoyens, toutes personnes, deviennent poètes.

Emma DELAUNAY : 730 personnes, vous l'avez fait également en Europe, en Angleterre, en Autriche, alors ça reste une expérience assez singulière, d'ailleurs vous le dites, ils deviennent des poètes, singulière parce que ça dépend de son lieu géographique, de ce qu'on y observe aussi, et puis de sa vision du monde en tant que veilleur, mais collectivement comment elle est vécue cette expérience ?

Joanne LEIGHTON : Alors le veilleur est seul, le veilleur choisit sa date de veille, ça peut être le matin ou le soir, selon la disponibilité. Il y a un site web qui est dédié au projet où les gens peuvent s'inscrire. Également c'est là que vont s'accumuler toutes les photos et les textes des veilleurs. Mais effectivement, chaque veilleur va choisir le moment où il veille, mais il est seul dans l'objet abri qui est construit par un scénographe, parce que c'est vraiment, enfin j'aimerais juste dire que c'est une performance, c'est une chorégraphie, cette pièce. Est-ce que c'est parce que c'est un rite contemporain qui traverse la ville, est-ce que c'est cette présence d'une personne qui rayonne sur un territoire, une heure le matin, une heure le soir, pendant toute une année ? Est-ce que c'est le fait qu'il y a une espèce de mouvement dans la ville qui se passe vraiment deux fois par jour, qui va rythmer la ville pendant toute une année ?

Cette personne est seule, mais jamais seule, et nous sommes connectés l'un à l'autre. Donc en fait, on prend la place de quelqu'un qui a déjà veillé, et on laisse la place effectivement de quelqu'un qui va former une chaîne. Et c'est en ce sens-là que les veilleurs vont chercher de rendre dans un grand récit des citoyens qui vont se tenir dans l'espace et dans le temps pendant toute une année.

Emma DELAUNAY : Donc c'est une chorégraphie mais sans danser, enfin dans le sens pas comme de la danse qu'on aurait vue là. Je sais que ça peut un peu chiffonner de dire cela à une chorégraphe. Mais alors qu'est-ce que vous cherchez à susciter à travers cette danse qui n'est pas dansée ?

Joanne LEIGHTON : C'est une performance. Si c'est une danse ou pas une danse, ça ne me regarde pas, même une pièce sur scène. Enfin, c'est qu'est-ce que tu incarnes, qu'est-ce que tu souhaites dire, qu'est-ce que tu souhaites dire pour l'autre ? Ce magnifique endroit où on pense, on réfléchit des thématiques pour l'autre, de venir voir. Moi j'étais intéressée de sortir des théâtres pour pouvoir travailler dans la ville. Souvent dans la danse, en fait, on va créer les danses en studio, sur scène, et on va les déplacer dans l'espace public. Et moi j'étais intéressée, en

fait, de me laisser rêver. Qu'est-ce que c'est possible à l'échelle d'une ville, mais de vraiment entrer dans une écriture. Et le veilleur est très fidèle à mon processus de travail, où il y a beaucoup de mouvements répétés qui sont jamais pareils entre les danseurs, entre cette idée de que des danseurs. Les gestes sont pareils, mais jamais pareils. Et c'est un peu la même chose.

On a monté le projet en 2016 à Freiburg et quelqu'un m'a dit, mais vous êtes un peu comme un scientifique, comme même un scientifique, comme si tu testes l'être humain pour être là. Et peut-être il y a quelque chose de cet ordre là, pour moi c'est entièrement artistique, c'est tendre la main pour chaque personne qui le souhaite de participer dans le projet, mais il y a cette idée de résistance. Et d'autres en plus, le veilleur maintenant qui a commencé en 2011 à traverser 13 différents montages et qui n'a jamais vécu une rupture entre les différentes veilles. Donc c'est aussi dans un sens plus grand, plus monumental peut-être, que le veilleur tisse un lien dans l'espace, dans le temps.

Emma DELAUNAY : Il y a aussi un travail sur la mémoire, avec la mémoire des lieux. C'est intéressant cette articulation entre mémoire collective des veilleurs, mémoire individuelle du veilleur en tant que tel, et puis du territoire. Est-ce que vous êtes des entrepreneurs de mémoire avec ce projet ?

Joanne LEIGHTON : Peut-être dans le spectacle vivant, on est un peu comme ça. Il y a une critique américaine qui s'appelle Deborah JOWITT. Elle dit que la façon la plus traditionnelle de transmettre la danse, c'est corps à corps. C'est un danseur qui va venir et ils vont transmettre la danse corps à corps, à un prochain danseur. Et je pense qu'il y a quelque chose très humain dans cette relation qui est aussi très ancienne. Effectivement, parce que le veilleur est ouvert pour toute personne de s'inscrire selon la disponibilité, à la fois il y a les personnes très âgées qui vont veiller, tenir cette présence pendant une heure, qui vont raconter les choses qui sont plus là, ou qui vont se souvenir d'un temps qui est plus là aujourd'hui.

Mais effectivement il y a les jeunes, enfin je me rappelle, en 2015 à Haguenau, il y avait quelqu'un qui commence son récit, en disant « je vieille c'est Noël, j'ai choisi cette date parce que c'est Noël, on vient de vivre les catastrophes en 2015 avec le Bataclan... », et en fait elle transforme sa veille aussi dans une mémoire collective qui est plutôt, on veille l'un sur l'autre. Et toutes ces histoires vont permettre, vont transmettre aussi le veilleur dans les trésors qui sont passés.

Benoît BOUSCAREL : Bonsoir Emmanuelle LALLEMENT. Et merci d'être avec nous également. Vous êtes anthropologue et vous êtes professeure des universités à l'Institut d'études européennes de Paris 8. On vous a invité évidemment pour parler de choses très sérieuses et pour essayer de nous donner des éléments très savants, sur notamment la performance de Joanne LEIGHTON, mais j'ai appris qu'en venant ici à Clermont-Ferrand dans le train, et en préparant cet échange, vous êtes inscrite en tant que veilleuse pour une prochaine

performance, alors je ne sais pas où, à quel endroit, ni à quel moment, mais vous pouvez peut-être nous en dire quelques mots et nous dire aussi évidemment pourquoi vous êtes inscrite.

Emmanuelle LALLEMENT : Oui alors je suis anthropologue certes, mais je ne sais pas si je suis savante. En tout cas, ce que je veux c'est participer et vraiment faire, c'est le paradigme de l'anthropologie, c'est faire de l'observation participante. Évidemment, en entendant parler du travail de Joanne, j'ai tout de suite voulu m'inscrire, mais rien que l'inscription est déjà une expérience temporelle, on est là pour parler du temps, « no cultures, no futures », mais ça on est vraiment dans une expérience du temps qui commence avant même qu'on puisse être dans la performance en tant que telle.

Et c'est ça qui est vraiment très intéressant et qui moi m'a énormément stimulée et éveillé ma curiosité, c'est-à-dire qu'on doit s'inscrire et s'inscrire ça veut dire inscrire ce petit moment très éphémère, une heure, à la fois dans son temps biographique, quand est-ce que j'aurai le temps ? mais aussi avec plein d'autres variables qu'on vient chercher. Par exemple, moi tout de suite je cherchais la date du 1er janvier, on dirait que je veux commencer l'année 2024 en allant veiller au petit matin ; évidemment elle est déjà prise cette date ; mais je vous invite à, il y a plein d'autres places, donc j'ai cherché après, il y a l'idée de saison qui m'est apparue, faire un lever de soleil, je me dis au mois de mars par exemple, ce sera formidable.

Donc j'ai cherché une date au mois de mars, et puis est-ce que je fais le matin ou est-ce que je fais le soir. Donc on est vraiment dans un temps, enfin c'est une expérience de temporalité très très anthropologique je trouve, parce que ça mêle le temps biographique, la saisonnalité, ça mêle le temps commun, le temps très intime, et puis c'est quand même un temps très particulier où on est censé ne rien faire alors que d'habitude on est dans l'accélération et dans la saturation, on appelle ça la saturation de nos rythmes quand même, et là on est censé ne rien faire et ne rien faire devient du temps, et c'est cela qu'on le remplit, on va le remplir avec plein de choses, et c'est ça que j'attends avec impatience. Mais c'est une expérience temporelle vraiment qui me semble au cœur de nos discussions là pour le coup.

Benoît BOUSCAREL : Oui bien sûr, on en parlait d'ailleurs tout à l'heure aussi avec Michel LUSSAULT, il était un peu, il nous proposait cette position de veilleur sur la terre entière finalement, et puis il y avait cette question du temps.

Emmanuelle LALLEMENT : mais je dirais que, attention, les punks étaient déjà dans cette position là. « No future », il y avait une définition du punk qui disait « c'est tout ce qui nous sépare de ce que nous aimions auparavant ». C'est un peu ça non, finalement, ce temps que nous sommes en train de vivre, c'est peut-être un temps punk parce qu'il est en train de nous séparer de tout ce que nous aimions, même coupablement nous aimions ça, nous aimions la consommation, nous aimions le trop, nous aimions la croissance, et puis

là effectivement il faut s'en séparer.

Benoît BOUSCAREL : Qu'est-ce que ça dit de nous et des démarches qu'on peut avoir comme la vôtre, que d'avoir besoin de se poser au sommet d'une ville, de contempler, avant même de poser des mots peut-être sur ce qu'on voit, sur ce qu'on vit, sur ce qu'on va vivre. C'est très introspectif. Qu'est-ce que ça évoque chez vous et qu'est-ce que ça peut dire de notre rapport au monde finalement ?

Emmanuelle LALLEMENT : Alors, je ne l'ai pas vécu encore, mais je dirais que c'est un rapport au monde. Tout de suite on va penser à quelque chose de l'ordre presque du religieux, cette idée presque de méditation. Mais l'impression qu'on a plus à faire à quelque chose de l'ordre du sacré, qui n'est pas le religieux, d'une expérience qui vient nous extraire mais qui nous relie, alors nous anthropologues on a ces mots-là, qui nous relie à un mythe, mais pour qu'il y ait des mythes on dit toujours qu'il faut des rites, il faut du rituel pour qu'il y ait des mythes. Et donc il faut qu'il y ait ces moments là assez codifiés, et les performances sont des moments extrêmement codifiés, extrêmement ritualisés.

On nous dit de nous mettre là, à ce moment-là, pendant tel temps ? et qu'est-ce que l'on fait ? On joue le jeu, exactement comme dans un rituel. Et c'est ça qui fait émerger ce mythe-là et ce moment-là particulier, qui est le mythe aussi peut-être d'une proximité distance, quand je disais on se sépare d'un temps, une proximité distance, on est à la fois dedans, puis on est un peu en surplomb, mais ce surplomb n'est pas un surplomb de verticalité de dire je ne suis plus... non, j'en fais partie, tout d'un coup ça nous donne à voir, effectivement une des modalités de l'art, qui est que l'art il donne à voir. Il ne produit pas forcément des choses, mais il donne à voir. Alors soit des choses qui sont invisibles, soit peut-être des choses que nous avions cessé de voir, que nous ne voyions plus, que nous n'avions plus envie de voir, que nous avons oublié de voir.

Et comme on s'est beaucoup hâté de détruire beaucoup de choses, on est dans une époque où on se hâte de vouloir les capter, les conserver. Et puis cette idée aussi de veiller, moi je trouve ça beau, parce que quand on est anthropologue, on est dans l'observation, on n'utilise pas ce mot de la veille. Et je trouve que ce mot est très beau, parce que c'est un mot qui pourrait presque... On fait de la veille documentaire quelquefois, donc on essaye de ne rien lâcher, de ne rien perdre, de n'avoir rien oublier, alors qu'on est dans une ère de la surveillance. Et là ce n'est justement pas de la surveillance, c'est juste de la veille. Je trouve ça très très beau cette idée de la veille. J'en vous en dirais plus quand j'aurais fait l'expérience évidemment.

Benoît BOUSCAREL : On veille les malades aussi. On veille en étant dans une forme d'empathie avec le sujet peut-être qu'on observe ou avec lequel on interagit. Joanne LEIGHTON, je vous voyais vouloir réagir à ce que vient de dire Emmanuelle LALLEMENT ?

Joanne LEIGHTON : Une partie intégrante du projet, c'est de justement laisser ouvert. Est-ce que le veilleur veille la performance de la ville ou est-ce que quelqu'un dans la ville veille, regarde

la performance de chaque veilleur ? Et je pense que c'est intéressant de vous entendre parler des mythologies. J'ai l'impression que c'est très grand. L'idée simple, c'était qu'on a passé un moment en fait à construire les statues en pierre, en métal, etc. Et moi, je souhaitais que c'était le corps humain qui pouvait être le citoyen qui est de cette ville ou pas.

C'est un grand travail de garder la performance des veilleurs très ouverte. Moi, j'ai toujours dit que si c'était juste remplir les 730 places par les personnes qui nous connaissent ou les personnes qui viennent déjà au spectacle vivant, pour moi, c'est raté. Et qu'est-ce que nous, on peut faire pour justement aller chercher chaque personne dans la ville ou au-delà, dans la région, pour faire en sorte que toutes personnes soient authentiques, légitimes, d'être là, de prendre la place. Et ça, c'est un grand travail dans le projet. Donc c'est aussi de le rendre, de le désacraliser un peu et de le rendre très humain. Et c'est très important ce travail-là.

Emma DELAUNAY : Dans la posture du veilleur, il y a observer les changements. Alors on parle beaucoup de changements globales, mais ça s'observe finalement au local. Et je pense que Emmanuelle LALLEMENT, vous pourrez rebondir là-dessus. Mais en tant que veilleur, on doit les observer ces petits changements. Il doit y avoir des travaux au fond qu'on voit, et puis trois semaines après, ce n'est pas la même chose. Ça s'observe ces changements locaux ?

Emmanuelle LALLEMENT : Alors déjà, je dirais effectivement que sur cette question de veiller, qu'est-ce que c'est ? Enfin l'expérience du temps, on a parlé d'anthropocène tout à l'heure, et très bien évidemment, on ne le vit pas en tant que temps l'anthropocène. On le vit en tant que, on dit que c'est notre époque, que c'est notre condition, que c'est une épreuve, que c'est une situation. Il y a plein de termes pour dire l'anthropocène, la situation anthropocène, l'épreuve anthropocène, la condition anthropocène, l'événement anthropocène, ...

À chaque fois d'ailleurs, des catégories qui évoquent le temps, qui sont des catégories du temps. Mais en vrai, au niveau individuel de nos vies singulières, cette temporalité, on ne l'a toujours pas encore incorporée. La question de la culture, quand on est anthropologue, on dit une culture, c'est quelque chose qu'on apprend, puis quelque part, c'est quelque chose qu'on incorpore. Il y a au bout d'un moment, on l'a presque dans notre corps. Nous, qu'est-ce qu'on a dans notre corps en ce moment ? On a plutôt des catégorisations qui ont complètement colonisé nos imaginaires, qui sont plutôt celles de la crise, des crises, l'une se substituant à l'autre. Il y a même un chercheur qui parle de « polycrisis », pour dire qu'elles sont toutes interdépendantes, et qu'évidemment, on ne peut plus les rendre intelligibles, parce qu'il y en a tellement, et elles sont toutes tellement mêlées, qu'on ne peut absolument pas les rendre intelligibles.

Et là, je vois effectivement qu'il y a une reprise de son temps, quand même. Il y a une reprise d'un temps qui serait son temps ; je ne vais pas me répéter ; du biographique et du chronologique, mais il y a quelque chose de l'ordre du simple «

chronos », comme dirait HARTOG (François), c'est le simple « chronos », le temps qui passe. Et au lieu de toujours parler de ces questions de mutation, de changement et de changement global, au niveau des vies singulières, il y a ces idées quand même de permanence, de continuum, de regarder effectivement, non pas ceux qui peut être à changer, mais peut-être de reconnaître ce qui est encore là.

Moi, je suis toujours très attentive, et quand on fait du terrain avec les étudiants sur des territoires qui sont censés être dans de grandes mutations urbanistiques, de grands changements, qui sont même des fois des territoires qui sont définis comme étant territoires de changement. On ne leur laisse pas le choix. C'est un déterminisme absolu. Ce sont des territoires de changement. Et on peut aussi observer de la permanence, de la mémoire, de l'histoire, des gens qui finalement y ont les mêmes pratiques quelquefois, encore des traces du passé extrêmement présentes, matérielles, quelquefois immatérielles. Donc, c'est vrai que ce changement global, on partage cette connaissance. On en a une prise de conscience. C'est presque un point de ralliement, comme dans un espace, un équipement public. On sait maintenant que dans tout grand espace, il faut un point de ralliement s'il y a une attaque ou une catastrophe.

Donc oui, l'anthropocène, c'est ce point de ralliement, cette prise de conscience. Et à la fois, je ne pense pas que ce soit quelque chose qui fasse encore partie de notre vocabulaire commun, alors que c'est celui plutôt de crise qui obstrue notre vocabulaire. Et puis, ce que je voulais dire, c'est que justement, dans ces idées de regarder au niveau des vies singulières, c'est ce qu'on essaie de faire, nous, les anthropologues, c'est-à-dire non pas d'être très assertifs sur ce qui se passe, mais regarder comment les gens eux-mêmes produisent une interprétation de ce qu'ils sont en train de vivre. Parce qu'ils ont une réflexivité ordinaire, tout un chacun a une réflexivité ordinaire. Et bien comment on est souvent dans une certaine discordance de temps, un écart tellement des temps, et puis à la fois, on essaie tous de recoudre. Et on recoud par mille façons, par mille initiatives qui peuvent être des initiatives artistiques, culturelles, ou quelquefois à la frange du social, à la frange quelquefois de l'animation des territoires. Mais justement, c'est ça qu'on observe, ces petits actes-là, ces petits...

Benoît BOUSCAREL : Quand on parle de territoire et de culture, on a tendance à parler d'attractivité culturelle. On en parlait en préparant cet échange. Emmanuelle LALLEMENT, ça vous horripile un peu, cette question d'attractivité en tout cas. Vous nous dites, il faut un peu de dépasser ça et voir les choses autrement, toujours en rajoutant du temps.

Emmanuelle LALLEMENT : Oui. Non, mais je ne m'horripile absolument pas. Je ne me permettrai pas. C'est vrai qu'il y a eu quand même ce paradigme de l'attractivité des territoires, un moment qui nous a fait tous rentrer dans un univers de l'excellence et de la compétition. Et notamment sur la culture. Et notamment sur la culture, l'attractivité culturelle des territoires avec des grandes réussites. Puisqu'il y avait ces grandes

réussites, il y avait aussi les échecs. Parce que si certaines villes réussissaient particulièrement bien, d'autres réussissaient moins bien. Et donc, il y avait quand même cette idée de ranking toujours à l'œuvre entre les villes, quelle est la plus attractive ? Donc, on est quand même dans ce registre de l'excellence et de la compétition. Et puis, on en revient quand même, finalement, à ça. P

arce qu'on voit bien que l'attractivité, il y a un revers de la médaille, qu'on produit des effets de gentrification quand les villes sont trop attractives. Et puis, quand elles sont trop attractives, il y a un effet de répulsivité quelques fois interne, c'est-à-dire attractif pour qui ? Attractif pour les habitants, pour des gens toujours venus d'ailleurs ? Et c'est vrai que ce paradigme de l'attractivité, on voit qu'il tombe un peu actuellement. Ou alors, on voit qu'il se déplace. Le curseur va peut-être se déplacer. On va parler aussi non pas seulement d'attractivité, mais peut-être d'émancipation, où on va faire des choses à partir du territoire.

Pour moi, c'est vraiment le mouvement inverse que celui du musée, je dirais. Le musée, il fait venir des objets à lui, et puis il les muséifie. Puis après, il y a eu le mouvement des musées qui faisait ce qu'on appelle du hors-les-murs. Donc, ils consentaient à faire sortir leurs œuvres pour aller les mettre dans les territoires souvent dits défavorisés, où les gens étaient éloignés de la culture, dans le temps et dans l'espace. Et puis, il y a ce qu'il y a, ce qui est déjà présent, qu'on n'a pas besoin de faire venir. Il est là. Et c'est ça ce qu'on va faire, c'est-à-dire traiter la ville comme un matériau, un matériau qui a ses propres ressources. Même si, peut-être j'aurai l'occasion de le dire plus tard, peut-être ne faut-il pas considérer non plus la ville comme une ressource, parce qu'à force de la considérer comme une ressource, c'est ce qu'on a fait avec la nature, puis on l'a épuisée.

Emma DELAUNAY : Donc, il faudrait en prendre soin, prendre soin de nos villes. C'est ça le discours que vous avez, Emmanuelle LALLEMENT ?

Emmanuelle LALLEMENT : Être dans le tact.
Emma DELAUNAY : Comme la danse.

Emmanuelle LALLEMENT : Voilà, c'est vraiment cette idée peut-être de tact. Alors, je trouve que justement, ces dispositifs artistiques, ce qui se joue dans l'urbanisme culturel actuellement, ce que j'en vois, et je ne suis pas une spécialiste du tout de ça, mais produisent des moments de tact avec les territoires et avec les habitants et avec les artistes. C'est-à-dire des moments où effectivement, il y a des contacts et il y a des zones de contact. C'est souvent assez tactile. On vient effleurer des choses quelquefois. Il y a beaucoup ce registre de...

On vient activer mais sans bouleverser. On vient travailler le temps d'avant du projet pour éventuellement qu'il y ait un temps d'après, pour que ça existe après. On sait qu'on ne peut pas décréter les choses du jour au lendemain, donc on vient quelquefois justement, leur donner vie avant qu'elles aient une vie institutionnelle. Donc, on voit quand même qu'on est dans des choses... Ce n'est pas l'urbanisme tactique, mais quelque chose de l'ordre du tact. Et ça, je trouve que c'est assez précieux ce qui se passe en ce moment autour

de ça. Ce sont souvent des gens qui viennent des sciences humaines et sociales, d'ailleurs, qui travaillent sur ce type d'opération et qui eux-mêmes réfléchissent. Là aussi, une très grande réflexibilité, c'est ce qui me frappe dans toutes ces opérations. Et beaucoup, au contraire, n'ont pas d'être uniquement dans la participation citoyenne et n'ont pas d'être ensuite dans des phases de l'évaluation de la participation citoyenne, mais finalement de vivre un moment où il y a eu ce contact. Il s'est passé quelque chose. Et avant de dire que c'est de la culture, il ne faut pas employer des gros mots, parce que les gros mots, à force, ils font des choses, ils produisent des choses. Je ne sais pas ce que c'est, mais peut-être que c'est bien que ce soit comme ça.

Benoît BOUSCAREL : On parlera de participation dans la prochaine table ronde avec nos deux prochains invités, Jean-François CARON et Joëlle ZASK. Je sais, de source sûre, Emmanuelle LALLEMENT, que vous avez un étudiant ou une étudiante qui travaille en ce moment, c'est vous qui me l'avez dit, sur une publicité maniant le concept d'accélérateur d'histoire, d'accélération de l'histoire en lien avec les Jeux Olympiques de Paris.

Emmanuelle LALLEMENT : Alors, évidemment, je suis prof à Paris 8 et je travaille beaucoup avec Plaine Commune. On a un partenariat entre la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord et les services de Plaine Commune, et notamment le service culture qui est représenté ici, je crois. Et c'est vrai qu'évidemment, les J.O, c'est l'éléphant dans la pièce actuellement, excusez-moi cette expression. Évidemment, cet événement, c'est quelque chose dont on a l'impression qu'il obstrue le paysage, il obstrue le temps, il n'y aurait que cela, mais il produit du temps. Il produit un temps très, très bizarre.

Il y a un doctorant qui travaille avec moi, qui s'appelle Matheus VIEGAS FERRARI, et qui travaille justement sur ce que les J.O font à la ville. Et qu'est-ce que c'est que ce modèle des J.O ? Est-ce que c'est finalement un modèle urbain qu'on vient plaquer, sachant qu'on va produire des lois d'exception pendant les J.O, et on vient dire que les J.O vont transformer le territoire. Et cette affiche dont vous parlez, c'est juste quelque chose qu'on voit quand on se balade actuellement en Seine-Saint-Denis. Les J.O, accélérateur d'histoire. Espèce d'oxymoron incroyable, c'est-à-dire l'histoire, quelque chose qui serait sur le temps long, mais les J.O seraient même anticipateurs. C'est-à-dire, ils produisent leur patrimoine avant même qu'ils n'aient eu lieu. C'est ça, la force quand même d'un événement comme les J.O. C'est-à-dire qu'ils anticipent... C'est-à-dire, c'est vraiment ce que HARTOG dit sur le futur. C'est-à-dire, le futur n'est plus futur quand on le voit comme un projet.

Dans ce cas-là, c'est plus le futur, c'est plus l'incertain, c'est du projet. J'ai l'impression qu'il y a ça où on veut effectivement le structurer tellement ce temps qu'on va même anticiper ce qu'il pourrait donner en termes de patrimoine. Donc pour ça, on va chercher des éléments patrimoniaux existants ou réinventés pour être sûrs que ça ne va pas être totalement décalé. Mais cependant, c'est quand même un événement qui vient percuter

complètement un territoire et sans vouloir le critiquer, c'est quand même un événement relativement imposé. Le titre de la thèse de Matheus (VIEGAS FERRARI) sera sans doute » ni à Paris, ni en 2024 » parce qu'effectivement, ces J.O ne sont pas ceux de Paris et ils ne sont pas ceux de 2024. Ils sont ceux peut-être de 1924 et ils sont ceux peut-être de Brisbane de 2032 puisque c'est les prochains dont on sait les villes hautes. On ne parle plus de villes candidates maintenant, on parle de villes hautes. On a changé aussi le regard là-dessus.

Emma DELAUNAY : Est-ce que les veilleurs vont veiller sur les J.O ?

Joanne LEIGHTON : C'est vrai que la Ville de Paris et le ministère de la Culture ont mis en place les projets qui vont nous mener aux jeux pour justement inscrire les projets artistiques dans les dynamiques territoriales. C'est vrai que normalement, les Veilleurs s'appellent les Veilleurs et nous avons mis en place le cycle de Veilleurs qui est le label de l'Olympiade culturelle Paris 2024.

Il y a deux ans que nous avons commencé à montrer avec le cycle de Veilleurs 1 qui était sur la Maison du Parc départemental Jean-Moulin-Les Guilands (entre Montreuil et Bagnolet) comme abri. Et puis le relais vient d'être pris par Paris dans le deuxième, ou Emmanuelle, vous allez veiller le 5 mars matin ou soir. Ça divise toujours les gens ? Voilà, et puis l'idée, c'est de terminer en fait les Veilleurs, le cycle de Veilleurs, donc on aura trois éditions. On va retourner en Saint-Saint-Denis pour justement boucler le cycle de Veilleurs le moment de fin des jeux paralympiques.

Emma DELAUNAY : Le cycle des Veilleurs se lit aussi, c'est un roman graphique illustré par Gala VANSON. Joanne LEIGHTON, vous allez aussi encadrer une dizaine d'élèves du conservatoire pour faire une performance vendredi matin sur cette même scène. Merci à toutes les deux, Emmanuelle LALLEMENT et Joanne LEIGHTON.

Pourrait-on qu'elle te sorte à un certain moment arbitrer le conflit ? Arbitrer, qu'est-ce que vous comprenez par le mot arbitrer ? Nous ne sommes pas des équipes de football.

Bonjour aux arbres, bonjour à la nature, bonjour aux sœurs, aux frères, bonjour aux enfants. Je ne dis pas bonjour aux bagnoles. D'abord ici il n'y en a pas, heureusement. Ou allez-vous ? Ou allez-vous ? Ou allez-vous ? Le monde devient-il fou, René-Victor PILHES le déclare, et bien c'est faux, il est ! Allons voyons cher ami, ne soyez pas nerveux pour si peu, du calme, voyons du calme.

Ne nous fâchons pas, voulez-vous, ça ne sert à rien, rien du tout. Pour si peu de choses, nous n'allons pas nous fâcher, et c'est là la vérité, voyez-vous, ne me poussez pas, je vous prie, que faites-vous de la courtoisie ? Allons souriez, ça vaut mieux que de se fâcher, et puis c'est fini, partons, bon amie !